

BERNARD LACROIX

A contre-courant :
le parti pris du réalisme

Peut-on « interpréter Mai 68 » en se satisfaisant *a priori* du souvenir que chacun s'imagine en conserver ? Peut-on apprécier un « événement » aussi complexe en se contentant des interprétations qui en furent proposées sur-le-champ ? Est-il imaginable d'évaluer ce qu'en dirent hier les témoins ou même ce qu'en disent aujourd'hui les historiens, sans idée précise des circonstances et des enjeux de leur engagement ? Peut-on comprendre le sens de ce qui se passe alors, en faisant abstraction des tactiques, des enchaînements ou de l'issue auxquels ce moment de référence paraît aujourd'hui devoir son importance ? Croit-on pouvoir en discerner les « effets » vingt ans après sans avoir au moins interrogé la dynamique dont procède cette « crise » ou le « retour à l'ordre » qui la suit ? Et peut-on, en somme, prétendre interpréter sans s'être inquiété au préalable un seul instant de savoir ce qu'interpréter veut dire ?

L'originalité du Colloque organisé à Lyon et consacré aux « Interprétations de Mai 68 » m'ayant paru résider dans le fait de répondre positivement à chacune de ces questions, quand le bon sens semblait commander la réponse inverse, il aurait été inconséquent de refuser la chaleureuse invitation qui m'était faite, de faire part ici de quelques inquiétudes. Cet oubli de l'histoire illustre en effet trop bien certaine humeur « philosophique » dans l'air du temps pour qu'il soit encore possible de garder le silence sur l'irréalisme de cette façon de procéder (I). Il explique sans doute aussi le refus d'examiner d'autres interprétations, qui ne sont peut-être pas moins pertinentes que celles dont il fut question (II). Cet oubli et ce refus ne laissent donc finalement pas d'interroger quant à ce qu'étaient en fait les enjeux effectifs du travail accompli lors de ces deux journées (III).

Le premier problème soulevé par l'organisation et le déroulement de ces journées paraît en effet celui d'une forme de rapport au monde, revendiquée comme proprement philosophique, et imposée implicitement aux participants comme seule forme de rapport légitime à l'objet. Il est hors de question de pouvoir faire apparaître dans un propos limité tout ce qu'une façon de voir et de penser doit aux conditions historiques de sa construction (1). Seule une histoire sociale de l'apparition et de la perpétuation de la posture philosophique comme rationalisation de l'attitude d'observation et comme construction spéculative de l'expérience subjective de retour sur soi ordonnée à cette rationalisation, dans le contexte très particulier de l'apparition d'un champ intellectuel à l'âge classique, pourrait faire apparaître tout ce que la profession de philosophe doit encore aujourd'hui à l'expérience et à l'aristocratie cartésienne : individualisme originaire et inconditionné, primauté et autonomie de l'observateur, position de surplomb souveraine, etc. Mais puisque tout s'est passé, à Lyon : 1) comme s'il était possible et sensé de traiter d'événements passés (en l'espèce des événements de 68) de la même façon que le philosophe entreprend l'exégèse de textes ; 2) et comme si, à condition de maîtriser l'herméneutique appropriée, événements et textes, en se donnant sous la forme immédiate sous laquelle ils apparaissent, enfermaient en eux-mêmes les raisons de leur existence et de leur signification, il s'agit d'abord de se demander ce qu'une forme de traitement de l'objet doit à ce type de rapport au monde fétichisé. Et par exemple à l'universalisation incontrôlée d'une distance toute intellectuelle à l'expérience et que rejoue la préférence accordée à la spéculation abstraite par rapport à toute analyse circonstanciée des pratiques. A l'ethnocentrisme spécifique qui en résulte et qui devient la chose du monde la mieux partagée entre intellectuels simplement parce qu'il est le point de vue commun à tous ceux qui ont la possibilité de parler du monde et des choses. A l'usage lettré d'un système de références canonisé qui vient progressivement prendre la place de toute réflexion issue de la manipulation expérimentale. A la conscience pratique de la supériorité philosophique, conséquence de la position qu'occupait naguère la philosophie dans la hiérarchie des disciplines légitimes, d'autant plus assurée de soi que le geste inaugural de partage entre « l'empirique » et le « transcendantal » « fonde » l'autorité philosophique en la mettant à l'abri de la critique. Ou

(1) On trouvera quelques indications relatives à la possibilité et à l'intérêt de ce type d'analyse dans P. Bourdieu, *Les sciences sociales et la philosophie, Actes de la recherche en sciences sociales*, 47-48, juin 1983, p. 45-52.

même à un naturalisme implicite qui consiste à ne se saisir des choses que sous l'espèce des essences que délivrent immédiatement les mots et qui est parfois à l'origine de cette rhétorique formelle à laquelle se réduit trop souvent l'argument d'école.

La référence toujours mise en avant par L. Ferry et A. Renaut (2) à l'article déjà ancien de P. Bénéton et J. Touchard (3) revêt sur ce point une valeur exemplaire. En se recommandant d'un inventaire qui se présente davantage comme un classement *a priori* dans la ligne de toutes ces « typologies » qu'affectionne « la science politique » que comme un effort de compréhension des interprétations rassemblées à partir du système des différences qui les caractérise, nos auteurs oublient simplement — et voilà bien la trace d'un intellectualisme impénitent — que cette recension souffre d'un double inconvénient majeur : faire disparaître les « événements » au profit de quelques-unes des prises de position auxquelles ceux-ci ont donné lieu et tenir ces prises de position — sélectionnées sans autre principe que celui de la forme qu'elles prennent : déclaration, article ou ouvrage — pour seuls phénomènes dignes d'attention. De quel droit décider pourtant que dans la foule des actes, gestes, accomplissements tactiques de toutes sortes ou « coups » auxquels ces journées ont donné lieu, seuls ceux qui ont emprunté la forme de déclarations publiques ou qui sont le résultat d'un travail de mise en forme intellectuelle sont *a priori* intéressants, et de quel droit limiter aussi la liste des témoignages éclairants aux seuls propos de porte-parole autorisés, dont il est facile d'imaginer qu'ils doivent à la situation particulière de leur auteur d'avoir échappé à l'anonymat. On n'est pas vraiment surpris de voir P. Bénéton et J. Touchard renouer ici avec les présupposés d'une historiographie classique dont la critique n'est plus à faire (4). On l'est davantage de voir le philosophe cautionner de son autorité ce point de vue et cette façon de travailler extraordinairement limités. Qu'on me pardonne cette déconvenue ! On nous annonçait le retour du sujet. Aucune curiosité pourtant pour les individus et les groupes, aucune volonté de retrouver ce qu'étaient et ce que pensaient les gens, aucune volonté non plus de renouer avec ce qu'ils ont voulu faire. On nous promettait aussi la reconquête du sens. Et voilà que le

(2) L. Ferry, A. Renaut, *La pensée 68*, Paris, Gallimard, 1985, p. 64 s.

(3) P. Bénéton, J. Touchard, Les interprétations de la crise de mai-juin 68, *Revue française de Science politique*, XX, 3, juin 70, p. 503-543.

(4) On trouvera une présentation cursive et incisive des travers de l'historiographie classique dans la récente préface que R. Chartier vient de consacrer à la Société de cour de N. Elias (N. Elias, *La Société de cour*, Paris, Flammarion (« Champs »), 1985, p. I).

philosophe ignore tout du sens que les acteurs assignèrent à leurs interventions et à leurs actions, et tout aussi du sens qu'à la faveur des interprétations qui s'imposent victorieusement les événements et les dominants leur ont peut-être volé. Au lieu de cela, une référence rapide à des sources de seconde main, lacunaires et discutables. Comment s'étonner que le surcroît de sens, et donc peut-être simplement le profit de connaissance, que semblait promettre l'interprétation, soit finalement inexistant. Auraient-ils voulu illustrer la crise de l'imagination philosophique que nos philosophes ne s'y seraient pas pris autrement.

Mais il y a plus. On croyait savoir le philosophe attentif par profession aux préalables qui organisent sa réflexion : on a rencontré, à Lyon, des philosophes qui ne prennent pas cette précaution. On imaginait le philosophe mettre un point d'honneur à expliciter son point de vue de peur d'outrepasser les limites de sa perspective. On a pu vérifier, au regard d'écrits antérieurs, que, au-delà de la référence qui leur sert de drapeau, les prophètes du retour à Kant se préoccupaient davantage de la question lorsqu'il s'agit de faire apparaître l'infirmité du point de vue d'autrui (5) que lorsqu'il s'agit de justifier la pertinence et la légitimité de leur façon de travailler. On avait la naïveté de croire l'investigation philosophique impossible en l'absence de réflexion sur la relation entre « le sujet » du travail et l'univers de son enquête : on a découvert une activité intellectuelle qui ne se recommande d'une tradition philosophique que pour mieux faire l'économie de l'examen de cette relation constituante et mieux ignorer la manière dont celle-ci affecte la validité de la recherche. Il serait donc tout simplement plaisant de prendre deux philosophes en flagrant délit d'infidélité aux principes auxquels ils mesurent la réflexion de leurs adversaires si la question posée ne semblait autrement sérieuse. Max Weber observe quelque part au sujet de l'économie politique du XVIII^e « qu'elle forma obstacle à la prise de conscience du caractère problématique du point de vue qu'elle présupposait comme évident ». Il faut se demander aujourd'hui, dans le même sens, si le naturalisme du sujet incarné dans le kantisme ne fait pas obstacle à la prise de conscience du caractère problématique de la formalisation dont il est issu, comme du point de vue qu'il institue et si ce dernier n'est pas au principe d'un philosophisme, comme il existe un économisme, qui encombre à ce point la réflexion qu'il finit par l'interdire. On s'expliquerait au moins s'il en était ainsi, en dehors de toute polémique *ad hominem* et sans céder à

(5) Foucault, Derrida, Bourdieu, Lacan et quelques autres...

la prétention d'intenter à l'intention philosophique un procès qui est hors de saison et sans doute hors de raison, l'inclination du philosophe à récuser *a priori* d'autres « interprétations » que celles qui furent proposées, et dont on aimerait suggérer qu'elles n'ont peut-être pas moins d'intérêt que celles qu'il fut donné d'entendre.

Curieusement, aucun intervenant n'a profité du débat pour se demander si la contestation étudiante du printemps 68, mais aussi les multiples attitudes « nouvelles » de « la jeunesse » postérieures à ce printemps chaud, pouvaient être en rapport avec la dégradation effective des perspectives d'emploi et d'avenir qu'ouvre le diplôme en ces mêmes années. L'intuition d'une telle relation, appelée par le spectacle de la conjoncture, était pourtant banale, et, au vrai, formulée à l'aube même de cette période par des observateurs d'orientation politique et idéologique opposée. « Au fur et à mesure qu'augmentait le nombre des étudiants, notait par exemple R. Aron, s'aggravait l'angoisse du manque de débouchés. L'Université recevait de plus en plus d'étudiants, tout en refusant de songer aux emplois qu'ils pourraient trouver » (6). De même, « le premier élément détonateur du maelstrom étudiant paraît-il être alors à E. Morin la trop grande inadaptation entre la production croissante des diplômes et la rareté des débouchés » (7). Peu importe qu'à l'époque l'hypothèse ne soit formulée que pour être aussitôt oubliée : toutes les données morphologiques viennent en confirmer la vraisemblance (8). Celle-ci suppose simplement, dans la ligne d'analyses de phénomènes du même type comme la « surproduction » des intellectuels (9) ou de phénomènes

(6) R. Aron, *La révolution introuvable*, Paris, Fayard, 1968, p. 55.

(7) E. Morin, *La commune étudiante*, *Le Monde*, 17 mai 1968, p. 4.

(8) En chiffres globaux, entre 1959 et 1974, l'ensemble de la population scolarisée passe de 9 millions à plus de 13 millions, ce qui représente un accroissement quantitatif de 44 % ; conséquence, par rapport à l'ensemble de jeunes en âge d'être scolarisés, pour le groupe d'âge 19-23 ans par exemple, les taux de scolarisation doublent entre 1958 et 1968. Par ordre d'enseignement, alors que les effectifs de l'enseignement du second degré passent de moins de 2 millions à presque 5 millions, ceux de l'enseignement supérieur passent, dans le même temps, de 250 000 à près de 950 000. En termes d'indice, sur la base 100 en 1959, la population scolaire et universitaire est à l'indice 136 en 1974, tandis que la population totale n'est qu'à l'indice 117 et la population active à l'indice 112, à la même date. Pour la seule population universitaire enfin, l'expansion est proportionnellement plus considérable encore puisque les effectifs font plus que tripler dans la même période, le taux de scolarisation dans l'enseignement supérieur passant de 11,7 % à 17 % entre 1960 et 1972. (Source : *Les Universités et le marché du travail*, Dossier du CEREQ, Paris, La Documentation française, 1977.)

(9) J. Schumpeter, *Capitalisme, socialisme et démocratie*, Paris, Payot, 1967, p. 212-213.

homologues comme l'inflation des titres (10) : 1) que les étudiants entrent à l'Université avec un certain sens de la rétribution professionnelle qu'ils peuvent attendre de leur titre, défini par l'état antérieur du marché ; 2) que l'effet de nombre né de la juxtaposition de stratégies convergentes tendant au même but mette en place une situation de concurrence qui donne à ceux des acteurs que la compétition limite dans leurs aspirations des dispositions à l'inquiétude ; 3) enfin, qu'appelées à affronter des circonstances imprévues, ces dispositions favorisent l'apparition de pratiques particulières qui peuvent devenir, sous certaines conditions, des pratiques contestataires. Toute une série de travaux (11) sont venus depuis éprouver la plausibilité de ce modèle. De sorte qu'en dépit de la censure philosophique dont elle s'est trouvée l'objet, cette hypothèse n'en a pas moins le mérite de la clarté et de la simplicité. Contre toute forme de célébration sociale tendant à faire des phénomènes de contestation l'expression d'une « prise de conscience » sans autre origine que la liberté souveraine de l'acteur, elle ne fait pas du mouvement étudiant en particulier, ou des mouvements de « jeunes » de l'époque plus généralement, le résultat d'une génération spontanée. On retrouve ainsi Durkheim (« La cause déterminante d'un fait social, disait-il, doit être recherchée parmi les faits sociaux antécédents et non parmi les états de la conscience individuelle ») et on voit bien en quoi cette interprétation heurte le philosophe. Est-ce une raison suffisante, cependant, pour persister à ignorer ou à mépriser l'une des rares interprétations vraisemblables qui donnent un sens aux phénomènes observables ?

Il est vrai que l'analyse des conditions élémentaires de possibilité des mobilisations étudiantes est encore très éloignée de l'explication de ce qui se passe en Mai 68 et après. Il faut aussi comprendre comment cette inquiétude face à l'avenir née de la compétition scolaire et que beaucoup partagent s'investit, pour un nombre plus étroitement circonscrit d'étudiants, dans des rationalisations politiques disponibles, pour ultimement rassembler, sur la base d'homologies de situation (12) des individus hétérogènes autour de références

(10) L. Stone, The inflation of honours, 1558-1641, *Past and present*, 14, 1958, p. 45-70.

(11) A commencer par l'article pionnier de R. Boudon, La crise universitaire française : essai de diagnostic sociologique, *Annales ESC*, vol. 24, 3, mai-juin 1969, p. 738-764. On trouvera une présentation et un essai de construction, moins objectiviste, de cet ensemble de relations dans B. Lacroix, Les jeunes et l'utopie : transformations sociales et représentations collectives dans la France des années 68, in *Mélanges offerts au Professeur J. Ellul*, Paris, PUF, 1983.

(12) On verra l'intérêt et la pertinence de ce type d'hypothèse pour comprendre la logique sociale qui préside au regroupement des individus à partir d'affinités

communes (13). Et c'est ici qu'apparaît toute l'importance du travail de mobilisation. Toute une série de mécanismes obéissant à des logiques spécifiques comme les effets d'interaction propres aux arènes où évoluent les individus, l'accroissement de la compétition entre les groupes militant pour l'augmentation de leurs affidés et l'accroissement de la concurrence pour l'interprétation légitime de ce qui se passe, spécifient le processus initial pour expliquer au bout du compte que tel Normalien se retrouve à l'UJCM, tel autre à la JCR, l'étudiant de Sciences-Po au Centre Saint-Guillaume, tel étudiant en lettres à la FER ou un autre un peu plus tard dans le réseau Secours rouge de son quartier. Il est vrai aussi que, valable en certains secteurs, l'hypothèse d'une relation entre conjoncture scolaire et mobilisation n'indique rien des conditions de possibilité de mobilisation en d'autres secteurs (14) : tout ou presque reste à faire pour comprendre comment, en fonction des particularités locales et en relation avec la situation nouvelle créée par les affrontements étudiants (en particulier la manifestation du 13 mai), les Sud Aviation de Bouguenais, les Renault de Cléon, les Lockheed de Beauvais et beaucoup d'autres à leur suite cessent le travail à partir du 14 mai. La définition et l'affirmation dans l'action de nouvelles unités de puissance (15), la suspension des logiques sectorielles qui caractérisent le fonctionnement ordinaire de la vie sociale et politique, les jeux spécifiques qui se mettent en place à la faveur de la construction collective de la crise deviennent alors autant de conditions de possibilité d'une dynamique spécifique dont on ne saurait chercher les principes ailleurs que dans l'activité tactique des protagonistes, les coups joués (ou non joués), la transformation des perceptions qui en résulte, sans oublier l'avantage propre à la défense qui reste, en tout cas, à ceux qui occupent à un titre ou à un autre des positions de porte-parole consacrés. Quel que soit l'état inachevé de telles recherches, quelle que soit l'imperfection des schèmes utilisables pour restituer à ces enchaînements leur complexité effective, l'extraordinaire diver-

structurelles entre leurs trajectoires, au cœur même des processus de mobilisation, dans l'utilisation convaincante qu'en fait P. Bourdieu dans *Homo academicus*, Paris, Les Editions de Minuit, 1984, p. 222 s.

(13) On trouvera un essai de mise en forme de ce processus dans B. Lacroix, *L'Utopie communautaire*, Paris, PUF, 1981, p. 168-171.

(14) Sur cette notion, comme aussi sur les considérations qui suivent, on se reportera au livre, étonnamment stimulant et novateur, de M. Dobry, *Sociologie des crises politiques*, Paris, Presses de la Fondation nationale des Sciences politiques, 1986.

(15) On emploie cette expression par analogie avec celle utilisée par N. Elias dans *La Dynamique de l'Occident* (Paris, Calmann Lévy, 1975) pour éviter l'anthropomorphisme naïf auquel conduit souvent l'emploi de la notion d'« acteur collectif ».

sité de ces tactiques, la complexité des luttes pour la définition des situations au cœur même de l'événement qu'elles engendrent, suffisent à convaincre de l'extrême naïveté qu'il y aurait à chercher à imputer un sens univoque à ces semaines comme à celles qui les suivent. Il a fallu un certain temps à beaucoup pour comprendre que ces trois semaines n'annonçaient pas une « révolution » prochaine, il est aussi peu fondé de croire *a posteriori*, comme on l'a entendu dire à Lyon, qu'elles inaugurent un « retour à l'individualisme ».

Mesurées aux attentes explicites qu'elles suscitent (l'espoir d'une société nouvelle) ou aux objectifs immédiatement politiques qui prennent forme à la faveur de l'événement (la chute du régime gaulliste), ces journées échevelées se soldent finalement par un échec. L'existence de ces formes de compétition, connues sous le nom de « frustration relative », et qui sont à l'origine de la mobilisation, n'en disparaissent pas pour autant comme par enchantement. Celles-ci ont donc aussi des effets retardés : l'apparition d'une génération abusée dans ses espoirs et prédisposée à déchiffrer ses expériences ultérieures dans l'amertume apprise au fil de ses désillusions (16). Il faut donc être attentif, à ce stade, au travail multiple de conversion auquel engagent les transformations de la conjoncture, entre autres, sous l'effet de l'accès à la vie professionnelle. Saisir qu'il mène cet étudiant en droit ex-contestataire du Secours rouge au MAJ ou au Syndicat de la Magistrature ; cet ancien normalien maoïste, devenu chargé de cours à Vincennes, à tenter sa chance dans la réalisation cinématographique ; cet étudiant en sciences politiques à partir en « communauté » avant de revenir ouvrir un restaurant « nouvelle cuisine » dans une ruelle de quartier rénové, faute d'avoir trouvé une place de chercheur ; cette étudiante en « carrière sociales », devenue éducatrice à mi-temps, à se faire l'animatrice d'un « collectif de femmes en luttes », etc. En allouant des jeunes dotés de dispositions particulières aux postes offerts dans l'espace de la division sociale du travail et aux activités proposées par les multiples arènes sociales (comme les espaces de loisirs), le « cycle scolaire » se trouve donc être aussi, par la translation qu'il induit (un peu de la même façon qu'une onde se propage le long d'une corde), à l'origine de l'apparition de nouvelles pratiques et de nouvelles représentations. Ce modèle élémentaire qui suppose simplement qu'appelées à s'actualiser en des circonstances pour lesquelles elles n'ont pas été faites, les dispositions particulières des acteurs, nées dans la conjoncture scolaire

(16) P. Bourdieu, Classement, déclassement, reclassement, *Actes de la recherche en sciences sociales*, 24, novembre 1978, p. 2-22.

propre aux années 70, favorisent l'apparition de pratiques « différentes » fait apercevoir le lien qui réunit tout un ensemble de transformations (17) que leur description individualisée autonomise arbitrairement : la continuité qui relie en fait un premier moment d'intense mobilisation et la démobilisation militante qui lui succède, l'apparition de « forces politiques » nouvelles (comme les « gauchismes » ou, à partir de 72, les « féminismes ») et la réanimation de « forces » politiques, religieuses ou syndicales anciennes (comme la CFDT ou le « nouveau » Parti socialiste), l'émergence d'une humeur anti-institutionnelle qui nourrit des luttes caractérisées par leur opposition aux organisations constituées et toute une série de pratiques d'innovation que, faute d'analyse, les journalistes se plaisent à célébrer sous le nom de « transformations en profondeur » de la société. Il n'est ni vrai ni faux de voir dans ces comportements et ces engagements extraordinairement différents des manifestations d'individualisme. Il n'est ni vrai ni faux non plus de voir dans leur conjonction un signe de sa restauration. Leur hétérogénéité interdit de les enfermer dans cette fausse unité. Les circonstances de leur apparition (comme l'a montré le destin avorté du mouvement écologiste) ne les assure d'aucune pérennité.

On ne m'en voudra pas, faute de pouvoir discuter un argument, à l'examen évanescant, de ne pas cacher, pour finir, l'interrogation que fait naître cette volonté d'appropriation « philosophique » d'une référence de notre mémoire collective. Une chose paraît claire au départ : qu'il est difficile de comprendre le sens et les raisons de cette offensive sans la replacer dans le mouvement d'ensemble dont on a tenté à l'instant de suggérer la dynamique et sans la mettre en relation avec la transformation des enjeux proprement politiques qui accompagne celle-ci. Dans la logique propre de l'activité philosophique, le travail d'accommodation requis par la mise en accord d'une vision dépassée de l'avenir avec la position occupée, ou si l'on veut la solution de la contradiction entre la renonciation à l'ambition de transformer le monde et l'affirmation de soi dans l'exercice intellectuel prend la forme de l'invention d'utopies intellectuelles abstraites, dont le néo-rousseauisme de révolutionnaires reconvertis, le mysticisme légaliste ou cabbaliste de maoïstes déçus ou... la découverte

(17) On trouvera un écho de ces transformations et de la façon dont elles sont perçues dans *La société française en mouvement*, Supplément aux dossiers et documents du journal *Le Monde*, octobre 1981.

de l'impératif moral sous l'étendard des droits de l'homme sont autant de variantes. De même que la dénonciation du totalitarisme par des gens qui ne s'en souciaient guère jusque-là, dans un premier temps, la mise en forme rationnelle de l'adieu imposé aux espoirs passés, de même, par la suite l'attrait pour l'abstraction rationnelle rigoureusement limitée à l'horizon individuel apparaît-elle comme le compromis entre l'obligation d'abandonner une perspective d'action avec (et pour) autrui, et la nécessité de proposer une direction pour ne pas cesser d'apparaître et de s'apparaître comme un intellectuel. La fermeture des possibilités d'expression intellectuelle des professionnels spécialisés dans la formulation de ce qu'il faut croire et penser, la logique de l'affinité qui a conduit une génération désabusée à se reconnaître dans les expressions disponibles d'une expérience commune ont ainsi créé les conditions favorables à l'accueil de nouveaux entrepreneurs en morale : le principal mérite de ces tard venus a consisté, en pratiquant au nom de l'exigence de rigueur, la surenchère sur un terrain déjà déblayé, à opposer aux séductions faciles de l'exercice littéraire, les satisfactions plus exigeantes d'un ésotérisme distingué. Venu au monde dans la ligne du retour à l'ordre dont il n'est qu'une traduction spécifique, ce conservatisme éthique concourt à la consolidation du mouvement dont il procède : contribution au maintien de l'ordre philosophique, cette façon de faire de la philosophie qui, en sa forme limite, n'assigne pas d'autre fin à l'intention philosophique que de se perpétuer identique à elle-même (par exemple sous l'espèce de la révérence lettrée pour les textes sacrés) est aussi, au titre d'entreprise particulière du maintien de l'ordre symbolique (par exemple à travers l'affirmation de l'autonomie ou du règne des fins), une contribution spécifique au maintien de l'ordre tout court.

Le déplacement de point de vue qu'autorise la perspective sociologique, l'analyse de la genèse et des fonctions des entreprises intellectuelles à laquelle elle engage et la critique du rapport naturel au monde de l'intellectuel en laquelle cette analyse se résout, aident ainsi à préciser les réticences que suscite inévitablement une volonté philosophique de s'approprier Mai 68 à l'approche de son vingtième anniversaire pour lui imposer le sens le plus adapté aux exigences politiques de l'heure. La contradiction ultime entre la prétention de l'entreprise et son résultat final, faute de connaissances, laisse rêveur. Il s'agit encore une fois d'un propos-programme visant à retarder la réalisation d'enquêtes concrètes et tendant à échapper indéfiniment à la mise au point de protocoles falsifiables. « Sans connaissances, disait Kant pourtant, on ne deviendra jamais philosophe » même s'il

ajoutait aussitôt que « jamais non plus les connaissances ne suffiront à faire le philosophe ». Il y va trop évidemment, dans cette fuite en avant devant toute recherche effective, de la réattestation de la compétence universelle du philosophe et de la réaffirmation de la supériorité du travail philosophique par rapport à toute expérience empirique de connaissance, pour qu'il soit nécessaire de s'y attarder. On m'opposera sûrement (au nom de la coupure entre « l'empirique » et « le transcendantal » dont on se demande si elle ne tend pas à remplir aujourd'hui la fonction naguère dévolue à la coupure entre « la science » et « l'idéologie ») que cette absence manifeste de résultats qui renvoie aussitôt « l'interprétation philosophique » du côté des herméneutiques, comme cas particulier de discours prophétique tendant à faire advenir ce qu'il annonce, n'invalide aucunement l'entreprise face à elle-même. Mais, sur ce plan maintenant, son affinité immédiate avec les enjeux immédiats des professionnels de la politique la distingue essentiellement de la « grande politique » qu'elle rêve d'être. Que devient, en effet, la fonction critique et prophétique de la « grande politique » quand, par la nature même de ce qui est annoncé (le retour de l'individualisme et finalement la réalisation de « la démocratie » dans le régime représentatif) l'avenir promis se réduit aux réalisations accomplies et qu'il s'agit de faire passer pour une épiphanie ? Ni connaissance, ni anticipation, ce discours d'autorité fort de réponses avant même d'avoir posé des questions, se réduit ainsi, tel la peau de chagrin, jusqu'à n'être qu'incantation sous le patronage usurpé d'ancêtres vénérables. Ni savoir, ni vision, cette nouvelle « nouvelle philosophie » a le visage nu de la volonté de puissance de ses auteurs. Elle ouvre ainsi malheureusement la voie à toutes les confusions. Politique qui ne dit pas son nom, elle tend à faire passer la politique des puissants du jour pour la seule politique légitime. Analyse sociale en trompe-l'œil, elle tend à disqualifier par avance toute enquête qui s'assigne pour fin de faire apparaître l'arbitraire sous la puissance.

RÉSUMÉ. — Rien ne prouve a priori que la posture « philosophique » adoptée par les prophètes du retour à Kant soit une position intellectuelle indiscutable pour « interpréter » les événements de Mai 1968. Ses présupposés pourraient même être à l'origine de la suspicion dans laquelle est tenue toute forme d'interprétation réaliste, d'inspiration sociologique, de cette période. L'ignorance des « faits » et des enchaînements à laquelle mène finalement l'interprétation philosophique conduit ainsi à s'interroger sur les origines, les raisons et les fonctions de cette volonté d'appropriation d'une référence de notre mémoire collective.